

L'ÉCRITURE DE LA BLESSURE, FRACTURES ET MONTAGES DANS LES LITTÉRATURES FRANCOPHONES : M. HADDAD, A. KOUROUMA ET M. OLLIVIER

Noura CHETOUANI

Université de Mohamed Boudiaf, Msila, Algérie

ORCID ID : [0009-0007-6988-2434](https://orcid.org/0009-0007-6988-2434)

noura.chetouani@univ-msila.dz

Résumé : Le colonialisme, l'exil et l'éloignement des lieux de la culture d'origine ont conduit beaucoup d'écrivains à se déraciner sans cesse afin de s'adapter à la culture de changement, l'écart culturel les mettra donc dans une situation de l'entre- deux. La complexité des rapports langues/ littératures dans des contextes différents engendrent des relations généralement conflictuelles ou compétitives. Partagés entre deux terres, deux langues et deux identités, l'écrivain francophone est plus que quiconque, exposé à la différence. Les textes écrits en français sont bilingues voire trilingues, hybrides et fragmentés à l'image d'une identité multiple. Ces auteurs qui écrivent dans l'intranquilité, l'insécurité, s'attachent à leur origine afin de guérir cette blessure. Écrire dans la blessure et la souffrance, souffrir dans la langue de l'autre l'éloignait de plus en plus de sa langue. Cette surconscience de son drame est cruelle, incapable de s'exprimer en sa propre langue, les écrivains cherchent d'autres alternatives et négocient leur rapport à cette langue. Ils fabriquent ainsi un nouveau mode d'expression entre créativité et souffrance, ils se trouvent en perpétuel questionnement quant à leur relation à cette langue. Nous illustrant nos propos par trois expériences : Malek Haddad, Ahmadou Kourouma et Miler Ollivier

Mots-clés : langue française, identité, exil, Kourouma, Haddad, Ollivier

THE WRITING OF INJURY, FRACTURES AND MONTAGES IN FRENCH-SPEAKING LITERATURES : M. HADDAD, A. KOUROUMA ET M. OLLIVIER

Abstract: Colonialism, exile and distance from the places of the original culture have led many writers to constantly uproot themselves in order to adapt to the culture of change, the cultural gap will therefore put them in a situation of the in-between. The complexity of language/literature relationships in different contexts generally generates conflicting or competitive relationships. Divided between two lands, two languages and two identities, the French-speaking writer is more than anyone else exposed to difference. Texts written in French are bilingual or even trilingual, hybrid and fragmented, reflecting a multiple identity. These authors who write in peace and insecurity, attach themselves to their origin in order to heal this wound. Writing in hurt and suffering, suffering in the language of the other, distanced him more and more from his language. This over-awareness of its drama is cruel, incapable of expressing itself in its own language, writers seek other alternatives and negotiate their relationship to this language. They thus create a new mode of expression between creativity and suffering, they find themselves in perpetual questioning about their relationship to this language. Illustrating our remarks with three experiences: Malek Haddad, Ahmadou Kourouma and Miler Ollivier.

Keywords: French language, identity, exile, Kourouma, Haddad, Ollivier

Introduction

Aujourd'hui le terme « culture » permet une pluralité de sens et de multiples emplois. Il s'emploie ainsi dans les domaines les plus variés et permet de désigner des phénomènes très différents. Mais la vraie définition de la culture demeure toujours ce pouvoir de transmission du savoir et du savoir-faire humains. Certains anthropologues considèrent la culture comme un moyen d'apprentissage et de transmission d'un héritage social :

C'est par l'existence de la culture et de traditions culturelles que la vie sociale humaine diffère fondamentalement de la vie sociale des autres espèces animales. La transmission de manières acquises de penser, de sentir et d'agir qui constitue le processus culturel, trait spécifique de la vie sociale de l'homme, n'est sans doute qu'une partie de ce processus total d'interaction entre les personnes, ou processus social qui constitue la réalité sociale elle-même »

Perrineau (1975 :948)

La culture est considérée comme un facteur d'unification et d'isolement à la fois, car elle contribue au processus de compréhension entre les personnes qui sont unies par un même statut social, et dessine en même temps les limites et les séparations qui isolent les peuples de cultures autres. L'identité composante fondamentale de la culture sera donc un ensemble de référents matériels, subjectifs et sociaux mais aussi un ensemble de processus d'intégration et de synthèse affectivo-cognitive. Mais cet ensemble n'existe que parce que quelque chose leur donne une cohérence et un sens, cette âme interne, c'est le « sentiment de l'identité » Ce sentiment de l'identité est composé des sentiments de son être matériel, d'appartenance, de cohérence, de continuité temporelle, de différence, de valeur, d'autonomie, de confiance et d'existence. Pourtant, ni la culture ni l'identité ne sont plus considérées aujourd'hui comme des données stables dont les acteurs sociaux hériteraient une fois pour toutes en raison d'appartenances patrimoniales. La culture et l'identité s'installent en des phénomènes complexes : dynamiques et non figés, ancrés dans l'histoire des groupes sociaux mais non enfermés dans celle-ci. Les lignes séparant le « Nous » du « Eux » prennent ainsi forme, l'identité se distingue de l'altérité, l'être se dessine et prend sens, il conçoit des objectifs, des valeurs et des préférences partagées. En liaison avec cette conception dynamique de la culture, l'identité elle-même est conçue comme une mouvance : elle est un processus d'élaboration d'un système signifiant, chez un acteur qui interagit à la fois avec d'autres acteurs et avec le système symbolique dans lequel tous évoluent. Les textes littéraires constituent donc de véritables ponts entre les cultures, ils sont pour cela des voies d'accès à des codes sociaux, à des visions du monde. Ils représentent une mosaïque assez expressive du désir de soi et de l'autre, la littérature permet une confrontation avec l'altérité, un moyen sûr pour connaître l'autre et sa culture.

1. Écrivains et langue

L'exil et l'éloignement des lieux de la culture d'origine ont conduit beaucoup d'écrivains à se déraciner sans cesse afin de s'adapter à la culture de changement, l'écart culturel les mettra donc dans une situation de l'entre-deux. La complexité des rapports langues/ littératures dans des contextes différents engendrent des relations généralement conflictuelles ou compétitives. Les relations que peuvent avoir une ou plusieurs langues donnent lieu à ce que Lise Gauvin appelle pertinemment la surconscience linguistique ou selon l'expression d'Edouard Glissant le tourment du langage. Pour Malek Haddad, il s'agit

plutôt d'un défaut de langue : « ce Malek, il a des mots français. N'importe Alger peut bien se dire en chinois oui Aragon c'est là le drame du langage si je savais chanter j'aurais des mots arabes » (Haddad, 1988 :26-27) L'exil est une épreuve très douloureuse mais féconde. La rencontre de l'autre suscite des sentiments contradictoires, l'inconnu provoque des angoisses pénibles mais aussi une dimension créatrice, dans ce passage de la frontière. Bakhtine pensait que : « les mots pour chacun de nous se partagent en mots personnels et en mots d'autrui, mais les frontières entre ces catégories peuvent fluctuantes et c'est aux frontières que se livre le dur combat dialogique » (Coyault, S, 2005 :324). Écrire dans la langue de l'autre, en empruntant ses mots et ses expressions mais resté toujours dans l'imaginaire de sa propre langue et culture. Ce passage vers une autre langue est un exil qui déracine la parole reçue pour enraciner sa propre parole. Partagés entre deux terres, deux langues et deux identités, l'écrivain francophone est plus que quiconque, exposé à la différence. Les textes écrits en français sont bilingues voire trilingues, hybrides et fragmentés à l'image d'une identité multiple. Héritiers d'une culture écrite et orale différente de leur langue d'écriture, ces écrivains ont en partage une grande sensibilité à la problématique de la langue. Leurs textes deviennent un lieu privilégié de réflexion. Leur écriture est mobilité, un voyage incessant entre leur d'identité d'origine et l'identité de l'autre. Des formes textuelles inédites, textes fragmentés, semés d'idiomes de la langue d'origine, ce qui montre, clairement, une volonté chez ces écrivains d'inscrire ces mots dans leurs textes et de les imposer aux lecteurs pour créer un tissage nouveau et original. Chercher les échos de sa langue maternelle, ses fantômes, le spectre des mots, des proverbes, des expressions de la sagesse populaire qui traversent les textes francophones. Cette présence des éléments de la langue mère, une orature qui habite tous les textes de la francophonie. La langue est habitée, selon l'expression de Fulvio Caccia, lorsqu'elle se développe selon une perspective et dans un espace étranger à son lieu d'origine, se manifeste alors l'écart face à la norme, sorte d'exotisme qui fait que l'usage du code se modifie sans pour autant que table rase soit faite d'un héritage antérieur. Parlant des écrivains francophones tunisiens, Hayet Ben Charrada écrit :

D'ailleurs, il convient de noter la parfaite conscience que ces intellectuels francophones ont de leur situations entre deux cultures, puisqu'ils se définissent eux-mêmes comme étant des personnes sous influence [...] c'est pourquoi leur adhésion à cet univers d'accueil n'est ni aveugle ni absolue. Elle coïncide plutôt avec une attitude d'entente relative et surtout de familiarité. Néanmoins, cette clairvoyance quant à l'origine arbitraire de leur relation avec cette langue, n'empêche pas ces intellectuels de cultiver des réflexes d'intimité et le besoin d'aller toujours plus loin dans les secrets du matériau offert. Ils se sont constitués des traditions d'emplois spécifiques, une approche personnalisée et une manière originale d'en user pour décrire ou réinventer le monde.

Coyault (2005 :335)

Ces auteurs qui écrivent dans l'intranquillité, l'insécurité, s'attachent à leur origine afin de guérir cette blessure que l'écrivain, francophone roumain, Panait Istrati exprime bien en disant :

Je maudis encore cette circonstance qui, au lieu de me permettre d'écrire dans ma propre langue qui m'est familière, m'a banni à mille lieues de mon pays et me force de perdre le temps dans des recherches de dictionnaire, pour la stupide raison que dans tel endroit il faut deux l, deux m, deux n et qu'un seul n'est suffisant. Mais au risque de paraître ridicule, je m'accroche à cette langue que j'aime et que je veux connaître.

Coyault (2005 :391)

2. Malek Haddad ; Des plaies et des cicatrices

Malek Haddad poète et écrivain algérien de langue française (1927-1978), engagé pour la cause algérienne et militant pour l'indépendance de l'Algérie. En 1955, il abandonnera ses études de droit pour la cause nationale et regagnera la France, c'est là qu'il commence sa véritable carrière d'écrivain. Écrire dans la langue de l'autre était pour Malek Haddad aussi un véritable exil, une malédiction, il n'est pas l'écrivain qu'il voulait être, il se sentait orphelin de ses lecteurs selon son expression. Écrire dans la blessure et la souffrance, souffrir dans la langue de l'autre l'éloignait de plus en plus de sa langue. Cette surconscience de son drame est cruelle, incapable de s'exprimer en sa propre langue, il emprunte celle de son géôlier qui le trahissait aussi. De tout part, Haddad est trahit. Ce sentiment d'être coupé de ses racines, amputé de son sol et semé en d'autres terres marquera tous ses écrits : « Je suis en exil dans la langue française car personnellement mon cœur et mon stylo sont sollicités par une seule nostalgie : la langue qu'on dans ce que j'appelle avec une triste obstination : la rue des arabes » (Ali Khodja, Dj, 1982 : 54.55) Haddad a choisi de ne plus rien dire, de garder le silence, parce qu'il avait un "défaut de langue », silence qui était trop pénible et qui a fini par le tuer. Il rêvait d'une écriture qui peut couvrir les plaies de la blessure avec des mots arabes, guérir les déchirements en traduisant ses mots, en les imbibant dans les parfums de la langue parlée dans les rues des arabes. Constantine, "ville colère et hors la loi", ville source et mère, devient le refuge contre le froid et l'exil. La ville protectrice de la langue, le berceau et la tombe selon l'expression même de haddad : "Rocher d'amour, cœur de colère, plaine glorieuse, rue aux cent mille souvenirs, une tombe, un berceau, un piédestal, un défi, barricade, musique de l'histoire" (Haddad, M, 1989, p. 53). Écrire Constantine c'est aussi écrire l'Histoire. La chaleur d'une nostalgie, l'appartenance d'un sol. Constantine, cœur de guitare, refus de pierre, identité perdue, identité retrouvée :

Aucune ville au monde ne sait parler comme Constantine. C'est le rocher de tant d'amour. C'est là le cœur de la colère. Constantine ! Point d'exclamation sur la plaine glorieuse (...) il coule dans ses rues, ces rues qu'on ne peigne jamais, cent mille souvenirs. Par les hivers elle parle du mois de mai. Monument des monuments ou nichent les colombes, où ragent les corbeaux, il faut connaître Constantine à l'heure où le soleil est plus durable qu'un moment. C'est une tombe, c'est un berceau. Et puis un piédestal et un défi. C'est un refus de pierre, c'est un cœur de guitare (...) Vers l'hôpital civil et le pont de Sidi Rached, quand les pins sentent bon le tanin et l'amour, il faut voir Constantine se chauffer au soleil. Elle dit ses cafés maures aujourd'hui silencieux, aujourd'hui plus pensifs. Elle dit ses dédales des rues compliquées comme une pensée mal exprimée, ces petites boutiques ou le portrait de Benbadis voisine avec des sucettes et un poste de radio. C'est une ville forte ! [...] Et quelle barricade eut jamais l'altitude de cette ville attentive aux bruit des feuilles mortes et aux musiques de l' Histoire..."

Haddad (1989 :33)

Les personnages se cherchent et se trouvent dans cette ville, ils retournent dans ses ruelles lorsqu'ils ont mal, lorsque le doute et l'incertitude frappent fort à leur porte : «à l'intérieur de l'espace de résidence, le héros se construit un autre espace par le moyen de la rétrospection du souvenir. C'est la recherche du pays quitté, c'est la recherche du passé heureux » (Bekri, 1986 :109). Chez Haddad également les ponts sont là, même si les actions se passent ailleurs. La symbolique des ponts chez Haddad est très importante, surtout dans son premier roman « La dernière Impression ». Les ponts de Saïd, ces ponts qui

doivent sauter, qui n'ont plus leur raison d'être parce que l'entente entre leurs deux bouts est impossible. Les ponts symbolisent le déchirement des personnages entre deux époques, deux cultures, deux chemins. Idir Salah le personnage principal de *L'élève* et la leçon exprime bien ce déchirement : " En vérité je crois n'avoir jamais été à ma place, je me suis trompé d'époque. C'est à force de monter d cheval qu'on va se dandinant or l'Histoire a voulu que j'aie toujours été à cheval sur deux époques, deux civilisations ". (Haddad, M, 1960 :79)

1.1 Opposition Paris/Constantine

Dans tous les romans de Haddad l'histoire se déroule à Paris (sauf peut-être dans *La dernière impression* où l'auteur a choisi une autre ville française), un Paris hostile et froid : " C'était une lumière parisienne grise et poisseuse presque solide, une lumière qui avait froid et qui avait elle-même mal aux yeux » (Haddad, 1961 :46) Khaled Bentobbal supportait difficilement sa nouvelle vie d'exil, il avait mal : Les murs taciturnes de Paris, le goudron couleur de baleine, le restaurant qui sentait l'huile cuite, les moineaux qui s'étaient résignés à considérer le Luxembourg comme un décor champêtre". (Haddad, 1961 :47) Par contre, Constantine est le lieu de la sécurité, le lieu de la chaleur, l'espace protecteur Le va et vient entre Paris et Constantine montre ce déchirement profond. Va et vient dans une conscience déchirée entre le poids d'une réalité et les nostalgies d'une appartenance. C'est aussi un voyage tourmenté, une tentative de réconciliation des deux rives opposées : "Paris se prononce Paname en bon français. Mais bien sûr mon amour, le boulevard Saint-Michel ne fait pas que j'oublie notre rue des arabes ». (Haddad, 1961 :84) Paris du Quai aux fleurs ne répond plus est lié à l'exil, à la torture. Un Paris presque beau, ce presque nous rappelle que même à Paris on ne peut oublier Constantine, et c'est surtout à Paris qu'on ne peut oublier Constantine et la rue des arabes : " C'est pourtant un Paris qui valait une messe mais un tel est torturé, un tel est assassiné|, un tel a disparu et le destin des deux villes est intimement lié et Paris ne sera libre que lorsque Alger le sera ". (Haddad, 1961 :96). L'opposition des deux villes dans l'œuvre de Haddad montre leur douloureuse présence dans son âme. Constantine prendra l'allure d'une ville mythique et sacrée, elle symbolise cette identité arabo-musulmane que le colonialisme a tout fait pour détruire :

Face au symbolisme de Paris, Constantine, capitale de Ben Badis, deviendra donc un symbole culturel arabo-musulman valorisé à forte dimension mythique. La description de Constantine devra opposer aux prestiges de la différence parisienne, ceux de l'identité proclamée haut et fort par le verbe sacré qui semble avoir trouvé dans cette ville un de ces lieux d'élection.

Bonn (1986 :36)

2. Ahmadou Kourouma, le passeur des langues

Ahmadou Kourouma(1927-2003) est d'origine malinké, une ethnie essentiellement musulmane qui vit dans plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest. Son nom signifie guerrier en langue malinké. De 1950 à 1954, A. Kourouma, se fait engager dans l'armée française. Il rejoint la France pour poursuivre des études en mathématiques. En 1960 et après l'indépendance de la Côte d'Ivoire, il revient au pays natal mais vite il prend le chemin de l'exil pour ne regagner son pays en pleine crise qu' en 1994. En 2002 et lors de la guerre civile qui éclate en Côte d'Ivoire A. Kourouma n'adhère pas à « l'ivoirité », concept politique visant à définir la nationalité ivoirienne qui sera selon lui une absurdité qui a mené au désordre. Son œuvre raconte surtout les réalités socio-politiques de son peuple. Il dépeint son pays déchiré entre les guerres et les illusions des indépendances et il dénonce ses

nouveaux dirigeants. Kourouma est marqué par sa culture, africaine ancestrale, essentiellement orale qu'il introduit admirablement et volontairement dans ses écrits affirmant partout qu'il pensait en malinké.

Car dire sans les mots de sa propre langue, faire taire sa différence, écrire dans la contrainte est un véritable traumatisme, renoncer à l'imaginaire de sa propre langue, en utilisant une autre langue marque une douloureuse limite à sa possibilité de dire :

La souffrance dans un lien d'amour ou de haine, la souffrance dans le rapport à cette langue-là qui fait défaut pour qui tient de cette impossibilité de dire dans la langue de l'autre ce qui lui est adressé dire ou pour entendre, nous confronte alors plus fondamentalement à notre manque à dire et à entendre. Différente de celles-ci est la souffrance d'avoir perdu sa langue maternelle pour en avoir appris une autre, et la peur de plus être reconnu comme membre d'une collectivité par ceux- là mêmes qui continuent cependant à être considérés comme étant « les siens ».

Kaès (2012 :60)

Kourouma ne cesse de s'exprimer sur son rapport à la langue française, sa relation problématique avec celle-ci semble sa préoccupation majeure. Le français utilisé par KOUROUMA est traversé par toute la culture orale de ce dernier mais aussi par ses différentes appartenances. Il emprunte à sa culture orale ses formes d'expression, ses techniques narratives en insérant dans ses textes, les contes de ses ancêtres noirs. L'imaginaire de l'ancienne Afrique est réactivé dans les textes de Kourouma, les mythes se transforment et s'enrichissent avec les éléments de la nouvelle identité de l'écrivain imposée par l'exil dans la langue et dans l'espace. Son premier roman « Les soleils des indépendances » a suscité une vive polémique, les critiques se sont demandé si l'auteur écrivait vraiment en français ou plutôt il traduisait sa langue maternelle (le malinké) en français. Et cela lui a valu le refus des éditeurs en France qui voyaient dans son texte un viol flagrant des règles de la langue française, c'est pour cela que la première publication s'est faite au Canada en 1968 aux Presses de l'Université de Laval. Cette nouvelle langue et ce nouveau français, rupture totale avec les canons esthétiques hérités de la littérature française, l'auteur transpose sa langue maternelle seule capable de dire sa culture et la réalité de son peuple et leur manière d'appréhender le monde. Ces malinkismes selon l'expression de Lylian Kesteloot dans son Histoire de la littérature négro-africaine, qui parsemaient le roman sont volontaires et conscients. Le titre de son roman « Les soleils des indépendances » une transposition du mot malinké téré signifiant soleil, ère selon les contextes d'emploi, ce qui signifie L'ère des indépendances, le mot soleil chez les malinkés, ethnies issues des Mandingues, est synonyme d'ère s'explique par la valeur symbolique de ce corps céleste, il signifie le renouveau, la naissance ou plus précisément la résurrection. De l'imaginaire enfoui dans son inconscient, de la culture orale aux textes écrits, Kourouma reconstruit une nouvelle langue :

A. Kourouma fait partie des écrivains qui ont élu le français comme langue d'écriture. Appelés traditionnellement francophones, ces auteurs, affectés par « la surconscience linguistique », découlant de la difficile cohabitation des langues, vivent la langue comme un problème. Condamnés à interroger sa nature même, ils doivent créer leur propre langue dans la langue de l'autre. C'est donc contraints que les écrivains francophones s'approprient le français et s'en servent à leur guise. En adaptant le français à leurs besoins, ils libèrent la langue de son pacte avec la nation française. Cette « dénationalisation », sorte de « colonisation » à l'envers de la langue française, conduit à la nécessité de repenser la francophonie.

Zuzana Malinovská-Salamonova (2015 :151)

2-1 La malinkisation du français : Disementisation et Resémentisation

L'une des spécificités du répertoire lexical de Kourouma est cette richesse en néologies et de calques. Il s'agit de mots malinkés introduits dans la langue française comme des éléments grammaticaux, lexicaux et syntaxiques de celle-ci ; cette forme d'appropriation de la langue française est une manifestation ferme et intelligible de l'auteur pour rassembler tous les éléments nécessaires pour mieux refléter les réalités de la culture africaine. Dans ses romans deux systèmes langues en présence, deux langues cohabitent dans le corps des textes. Ce passage ne se fait pas d'une manière mécanique, Kourouma ne traduit pas en malinké la langue française, il la vide de son sens pour la remplir de sa langue maternelle, disant que c'est un fabriquant habile et rusé qui disementise pour recontextualiser. Le romancier explique sa démarche en disant : « j'adopte la langue au rythme narratif africain, sans plus », c'est ce que les linguistes appellent le code mixing qui désigne « les cas où des éléments lexicaux et des traits grammaticaux venant de deux langues apparaissent dans une même phrase » (Suchet, 2009 : 39). Pour les linguistes le « code-mixing », ou le « mélange codique », souligne l'infiltration des langues les unes dans les autres.

Le mixing des langues apparaît d'une manière presque naturelle dans les textes de Kourouma, dans « Les soleils des indépendances », nous empruntons ici les exemples tirés de l'article de Ndiémé SOW et intitulé « Dynamiques linguistiques chez Ahmadou Kourouma : d'une langue française à une langue francophone :

Cha-cha = instrument de musique constitué par cylindre rempli de graines dures qu'on agite de manière rythmique

Dolo = bière de mil

moriba = grand marabout

fonio = céréale consommée ordinairement en semoule

gnamokonodé = fils de pute

foutou = purée d'igname ou de banane

kala = masque fétiche de la société secrète

toto = rat dit « rat voleur »

tó = pâte de maïs ou de mil

houmba = salutation signifiant ordinairement merci

tara = lit de bambou (Ndiémé, S, 2021 :178, 179)

2.2 La création de néologisme

Ce mixing ne concerne pas seulement l'ajout des mots malinkés au texte, il s'agit aussi d'un travail sur les structures grammaticales et morphologiques de la langue. Ainsi, Kourouma utilise des procédés pour créer de nouveaux mots pour mieux dépeindre la réalité des Malinkés. Plusieurs procédés sont ainsi relevés :

-la préfixation : à partir du mot « patte, Kourouma construit l'adjectif « é-paté » ; « déhonté » vient du mot « éhonté » ;

-la suffixation : du mot de base « griot », il construit le verbe « grioter », du mot vilain, il forme « vilainerie » et avec le mot « viande », il crée l'adjectif « viand-és » ;

-la dérivation impropre : pour ce procédé, Kourouma utilise souvent les participes des verbes pour former des mots nouveaux. C'est le cas avec les vocables suivants : venir = venu = « les venus », le verbe asseoir = assis = « les assises », le verbe arriver = arrivant = « les arrivants » et le verbe suivre = suivant = « mes suivants », le verbe casser = « le cassé »

et le verbe échapper permet de créer le mot « un échappé ». pour construire un vocabulaire spécifique lui permettant (Ndiémé, S, 2021 :182,183)

Dans son roman « Allah n'est pas obligé », l'auteur peint la sombre réalité des enfants soldats en Afrique, mais cette fiction comme l'a bien montré Zuzana Malinová Salamonová dans son article « La langue comme contrainte incontournable dans « Allah n'est pas obligé » cache une autre fiction plus intime celle du rapport ambigu qu'entretient Kourouma avec la langue française. Le personnage narrateur dans ce roman le petit garçon Birahima en plus de sa situation tragique, sans famille, sans domicile, un malinké sans tribut souffrait également d'un handicap linguistique.

Le jeune narrateur se sert de trois dictionnaires (français, anglais et particularités lexicales du français en Afrique) pour donner entre parenthèses l'explication de certaines expressions. Cette attitude du héros-narrateur rappelle, bien sûr, le problème de l'écrivain africain qui doit trouver l'alchimie linguistique nécessaire pour traduire en français une culture et une vision du monde que seule sa langue maternelle assume naturellement.

Coyault (2005 :325)

Les efforts fournis par Kourouma afin de restituer sa culture et montrer sa richesse et sa diversité, la valorisation de cette culture tant marginalisée n'est, en réalité qu'une tentative pour guérir cette blessure profonde avec des pansements africains. L'auteur n'écrit plus pour ces français étrangers au sol africain, le lecteur que Kourouma veut gagner c'est le malinké même illettré en français. De cette manière, les romans de l'auteur peuvent enfin revenir aux sources. Être avec les siens et reconnu par eux, voici la véritable thérapie pour cette blessure identitaire tragique, donc rejoindre les siens à tout prix !

3. La thérapie des lieux et non- lieux dans l'écriture d'Emile Ollivier

L'écriture pour les écrivains francophones est une thérapie, c'est leur manière de dire les maux qui traversent leurs âmes et leurs consciences, se soigner selon une expression d'Henri Lopès pour qui « écrire c'est s'ouvrir à tous les vents. Ecrire c'est entreprendre la quête achevée. J'écris parce que la vie me déroute, j'écris parce que j'ai peur de la mort ...j'écris pour me racheter » (Lopès, H, 2003) Cette écriture/blessure tente de redéfinir leur relation à la culture autre et la langue des autres mais aussi se définir et se positionner par rapport aux siens. La solitude est le destin de ces écrivains des deux bouts, ils ne peuvent qu'à assumer cela et même en profiter. C'est le cas de l'écrivain québécois et haïtien Emile Ollivier (1940-2002). L'auteur des Passages est lui-même un immigré, contraint de quitter Haïti son pays natal en 1965 à cause de ses activités politiques et son engagement, il s'installe au Québec. L'exil sera alors son destin et son salut. Les lieux ne sont plus de simples habitats mais deviennent des espaces de questionnement, un va et vient, une traversée des langues et des identités. La part de l'autobiographie est importante dans son œuvre, le départ forcé vers d'autres terres et d'autres cieux marquera vivement son imaginaire. Les personnages de ses romans sont à son image : des errants, des exilés et des immigrés autrement dit des êtres des marges et des frontières.

L'écriture d'Emile Ollivier et son parcours créateur sont profondément marqués par les lieux quittés et les lieux d'accueils. Presque d'une manière obsessionnelle, son œuvre

pose la question de la migration et la traversée des cultures, sur ce point, Ollivier écrit dans son roman *Passages* : « Seuls les simples d'esprits croient qu'on vient d'un seul pays ». Il parle, comme dans la dialectique d'Édouard Glissant, de son besoin de l'errance aussi bien que de l'enracinement. On peut se servir du néologisme : « *enracinerrance* de Jean-Claude Charles pour décrire Ollivier : c'est-à-dire, un auteur qui tient compte à la fois de la racine et de l'errance ». (Spear, T, 2002). Comme Kourouma, Ollivier ne peut rester indifférent à la réalité de son pays d'origine, même dans ce luxe québécois, les lieux d'origine, les lieux de marge reviennent comme une spirale qui l'attire vers le centre, qui le fait revenir malgré lui au point de départ. « Ollivier est un artisan établissant des ponts — des passages — entre ses rêves et ses réalités ; dans sa fiction comme dans sa vie, Ollivier vit à cheval — à bourrique pourrait-on dire — entre ces deux mondes, l'un haïtien, l'autre nord-américain (canadien-québécois-étatsunien). Dans ses promenades à travers la « réalité démesurée », le portrait de ces deux mondes qu'il nous donne est autant témoignage historique et critique qu'une fiction de l'imaginaire » (Spear, 2002)

Le lieu quitté prend des allures de rupture fondatrice. Il nous oblige à réfléchir sur la place qu'occupe l'espace dans l'écriture d'exil, rapport complexe au pays d'origine, le spectre de la mère nourricière est au cœur de l'écriture d'Emile Ollivier, blessure d'enracinement. Ses textes sont hantés par les lieux naguère fréquentés. Le lieu chez Ollivier n'est que le substitut de la maison maternelle et le prolongement de la mère. L'exil et le déracinement de la terre natale est une plaie profonde que l'auteur essaye de couvrir de mots et de larmes. Pour s'enraciner ailleurs, il faut savoir négocier son rapport à la terre d'accueil. La traversée pénible des frontières géographiques est aussi accompagnée d'une autre traversée celle des images du passé, les souvenirs des lieux quittés, de l'enfance ; éléments de l'identité qui témoignent d'une appartenance, d'une histoire. Un lieu appelle un autre, l'imaginaire des lieux est toujours animé par un retour à l'enfance et à la mère. Ollivier écrit :

J'ai toujours été embarrassé par mot lieu. Il ne signifie pas assez, parce que le lieu renvoie toujours à une portion d'espace, impliquant une inscription, un enracinement, une lourdeur. Pas assez parce que le terme a oublié la marque de son origine, le topo qui a accouché du beau mot utopie »

Harel (2005 : 197)

Simon Harel pense que l'écrivain en exil tisse une relation très étroite avec l'espace topographique qui met en lumière les fondements de la construction identitaire et énonciative du sujet migrant. La quête des lieux dans d'autres lieux. Vider les lieux d'immigration de leur sens, les réduire en non-lieux et par la suite les occuper par les brides de ses souvenirs d'ailleurs, les morceaux de son identité qui traversent inlassablement son esprit. Ollivier avoue :

J'ai quitté Haïti ; en revanche, Haïti ne m'a jamais quitté tant toute mon œuvre est obsédée par la mémoire du pays natal. Mon être haïtien, même mâtiné de plusieurs sédiments d'errance et de socialisation en terre étrangère, se révèle à ma conscience tenace, vivace. Je crois au travail de mémoire, à l'exhumation de ces paroles enfouies dans le corps et le cœur qui portent les pas dans la pierraille de l'errance et projettent hors de soi sans limite »

Harel (2005 : 215)

Ollivier a beaucoup réfléchi sur la question de l'identité et y a consacré des pages profondes dans son essai Repérages :

Identité et culture ne sont pas des réalités figées. J'ai appris très tôt qu'il y a une fiction du retour et que même des gens qui retournent physiquement se sentent un peu coincés, piégés, floués, parce que souvent il y avait un désir de retour à l'origine et quand on y retourne, on a la nostalgie de la société que l'on vient de quitter.

Hoffmann (1996 : 15.24)

Être coincé et exposé aux quatre vents qui vous traversent de tous parts, exil et errance, mobilité dans le temps et dans l'espace. Puisqu'il appartient à une race de damnés, les textes de notre l'écrivain sont de véritables chantiers de construction de cette terre perdue faisant appel à sa mémoire et sa nostalgie. Partagé entre Montréal et Haïti, son œuvre est traversée par la diversité et la multiplicité, il écrit :

Nous venons d'un pays qui n'en finit pas de se faire, de se défaire, de se refaire. Coureurs de fond, nous avons franchis cinq siècles d'histoire, opiniâtres et inaltérables galériens. Nous avons subsisté, persévéré sur les flots du temps, dans cette barque putride et imputrescible à la fois, dégradable et pérenne. Notre histoire est celle d'un perpétuelle menace d'effacement, effacement d'un paysage, effacement d'un peuplement [...] Malgré vents et marées, malgré ce présent en feu, ce temps de tourments, cette éternité dans le purgatoire, nous continuons à survivre en nous livrant à d'impossibles gymnastiques »

Harel (2005 : 218)

Conclusion

Notre article tente de montrer que les écrivains francophones sont marqués par une sensibilité claire quant à leur relation avec la langue française. C'est dans leur inconscient que se mêlent des sentiments de culpabilité, de malaise et surtout un déchirement. Leurs textes deviennent alors, des lieux de rencontre et de séparation, rencontre avec soi et avec les autres mais aussi isolement et éloignement des siens. Trois écrivains et trois expériences, leur statut change selon les lieux et les contextes, colonisés, exilés ou immigrés.

Haddad, l'orphelin de ses lecteurs selon son expression, croyait sincèrement qu'il ne méritait pas ses lecteurs, qu'il avait trahi les algériens en utilisant la langue de leur oppresseur. Drame de la langue, exil dans la langue : voici les mots qui résument l'œuvre haddadienne. Kourouma lutte avec les mots pour échapper à l'emprise d'autres mots. Mots et expressions malinkés sont essayés dans le corps de ses textes, ce qui montre cette volonté d'inscrire ces mots et les imposer aux lecteurs. C'est aussi une tentative de légitimer cette culture tant méprisée et marginalisée. En inscrivant dans la chair de la langue française les signes et les formes de sa langue maternelle, Kourouma revalorise sa propre culture. Notre dernier auteur Emile Ollivier, se situe au bord des frontières. Sa parole est mouvement et ses textes mobilité. Toucher les deux bouts sans s'y perdre c'est le défi. Les souvenirs de son île hantent ses textes et nourrissent ses récits. Ses personnages luttent contre l'amnésie et le désespoir. Ollivier habite le Québec, sans l'habiter réellement, malgré sa sédentarité, il est nomade. Les lieux hautement présents dans son œuvre sont ceux de l'enfance, de la mère.

L'écriture de nos auteurs ne peut être que différente et originale. Une écriture opaque qui traduit cette richesse et diversité linguistique et identitaire. Leurs paroles deviennent énigmes, leur langue incompréhensible, voilée de mille couches épaisses de significations refoulées, leur expression peinte de couleurs locales intraduisibles. Écrire en français, selon l'expression de Lopez par rapport aux écrivains français qui écrivent français, signifie que les questions relatives aux représentations langagières prennent une importance accrue. Au cœur de leur problématique identitaire, les écrivains francophones proposent aussi une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues-littératures dans des contextes multiculturels.

Références bibliographiques

- Ali Khodja, Dj. (1982), Itinéraire de Malek Haddad. Témoignages et propositions. Thèse de doctorat 3eme cycle. Université Aix en Provence
- Ba, O & Sow, N. (2021). Dynamique linguistique chez Amadou Kourouma : d'une langue française à une langue francophone. Consulté le 20-03-2024. <https://edition-efua.acaref.net/wp-content/uploads/sites/6/2021/10/Ousmane-Ba-et-Ndienne-SOW.pdf>
- Bekri, T. (1986). Malek Haddad, l'œuvre romanesque. Pour une poétique de la littérature maghrébine. Paris l'Harmattan
- Bonn, C. (1986), Problématique spatiale du roman algérien. Alger. E.N.L.
- Coyault, S & al. (2005). L'écrivain et sa langue : romans d'amour de Proust à Richard Millet, P.U Blaise Pascal. Clément Ferrand.
- Haddad, M. (1961), Le quai aux fleurs ne répond plus, Paris, Julliard,
- Haddad, M. (1960), L'élève et la leçon, Paris, Julliard.
- Haddad, M. (1989), La dernière impression, Alger, Bouchène
- Haddad, M. (1988), Le Malheur en Danger, Alger Bouchène
- Harel, S. (2005). Les Passages Obligés de L'écriture Migrante. Montréal, XYZ, Coll, Théories et Littérature.
- Henri, Lopès, 2003. Pourquoi j'écris ? In Ma grand-mère Bantoue et les mes ancêtres les Gaulois, Paris., Gallimard.
- Hoffmann, Léon-François, « Emile Ollivier, l'exil et la mémoire », in Notre Librairie, n° 128 (octobre-décembre 1996).
- Kaès, Re et Al, 2012, Différence culturelle et souffrances de l'identité, ouvrage collectif, collection Inconscient et Culture, DUNOD.
- Lassi, Étienne-Marie, Kourouma, Ahmadou, Allah n'est pas obligé, Etudes littéraires volume 35 numéro 1, hiver 2003, p.p15-27. Diffusion numérique le 20 septembre 2004. Consulté le 20-03-2024. <https://doi.org/10.7202/008637ar>
- Malinovská-Salamonova, Z. (2015). Allah n'est pas obligé d'A. Kourouma : un palimpseste ivoirien, https://dspace.cuni.cz/bitstream/handle/20.500.11956/96878/1484620_zuzana_malinovska_149-156.pdf?sequence=1&isAllowed=y Consulté le 20-03-2024
- Perrineau, Pa 1975. Sur la notion de culture en anthropologie. In : Revue française de science politique, 25° année, n°5, 1975. pp. 946-968. Consulté le 20-11-2023. <https://doi.org/10.3406/rfsp.1975.393637> https://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1975_num_25_5_393637.
- Suchet, M, 2009, Outils pour une traduction postcoloniale. Littératures hétérolingues, Paris, Éditions des archives contemporaines.

Spear, C. & Thomas, E. O. (2002). Enracinement de notre Dame-de-Grâce. *Etudes littéraires* volume 34 numéro3, é15-27. Diffusion numérique le 24 février 2004. Consulté le 04-02-2024. <https://doi.org/10.7202/007754ar>.